

Rencontre au sommet

Adolescent j'appréciais beaucoup deux livres de l'écrivain italien Dino Buzzati : le célèbre roman "Le désert des tartares", et le recueil de nouvelles fantastiques "Le K". Je n'apprendrai que beaucoup plus tard que cet auteur fut en son temps un bon alpiniste, passionné par le massif des Dolomites. Sur cette facette de sa vie, entre 1932 et 1971 il a écrit de nombreux articles, qu'un chroniqueur a rassemblé dans un livre, intitulé "Montagnes de verre". La partie la plus intéressante à mon avis, est celle du début, consacrée à de grands alpinistes, et élégamment intitulée "*10 portraits, pour ne jamais oublier*".

Parmi eux figure Angelo Dibona, un guide qui réalisa des escalades de grande difficulté, avant la première guerre mondiale. Né autrichien, devenu italien à l'issue du conflit, c'est à une montagne de France qu'il a laissé son nom. Une aiguille du massif des écrins précisément, abondamment photographiée en raison de son allure élancée, qui m'a toujours fait penser à la tour Eiffel, en hauteur et en forme.

Pour la plupart d'entre nous, la passion de l'escalade, et de la montagne en général, nous avait pris alors que nous étions encore étudiants. La vie de famille qui s'ensuivait tôt ou tard amenait son inévitable lot de contraintes, qui entraient souvent en conflit avec notre pratique, engendrant des frustrations, voire des problèmes de couple. A cette difficulté, dans le cadre de notre club d'alpinisme nous avons trouvé une excellente solution, avec la mise en place de camps d'été. Le principe en était aussi simple qu'efficace. Des familles se rassemblaient durant une quinzaine sur un camping, et chaque soir l'apéritif était l'occasion d'organiser les journées suivantes, afin que chacun puisse à un moment ou un autre se livrer à ses activités de prédilection. Pour nous aider à gérer les enfants nous emmenions une, et parfois même deux animatrices. Chacun s'y retrouvait bien dans cette organisation, à commencer par les enfants, qui adorent plus que tout la vie en tribu.

L'été 2002 nous résidions sur le versant Ouest des écrins, à Saint Christophe en Oisans. Le site du camp était très rustique cette année-là : un camping sans herbe, plein de poussière, le magasin le plus proche à 22 kilomètres. Mais les conditions furent bonnes, et les alentours avaient de quoi alimenter notre soif de randonnées et d'ascensions. Avec un couple d'amis, Christophe et Marie, nous avons fait le pilier Candau au Râteau, qui est une voie rocher de 450 mètres cotée Difficile supérieur, donc plutôt sérieuse si on considère la quasi absence d'équipement.

Quelques jours après, je repartais avec Marie, pour un projet à la Dibona. L'aiguille est très éloignée de la route, en haute montagne. Il est donc logique de monter la veille et de passer la nuit au refuge du Soreiller, afin de garder ses forces pour l'escalade. Mais c'était délicat pour nous de laisser nos enfants respectifs pour une nuit, surtout pour Marie car son cadet n'avait que deux ans. On a donc entamé l'affaire à l'aube depuis la route, ce qui représente un dénivelé d'approche de 1150 mètres, et même un peu plus pour atteindre la paroi, là où l'escalade commence vraiment.

Initialement on visait la voie des savoyards.

Thomas Février, l'homme volant de *L'erreur de jeunesse*, évoquait parfois un supposé proverbe chinois qui disait que "C'est au pied du mur qu'on voit le mieux ... le mur".

Pour ce coup-ci, on dira que c'était à cause des 3h30 de la marche d'approche, que je me suis dégonflé. Car arrivé au pied de la dalle d'attaque, je ne me sentais plus vraiment à la hauteur des difficultés qui nous attendaient dans "Les savoyards". Avec Marie on s'est dit que la voie "Madier" était un objectif plus raisonnable, d'autant plus qu'elle menait aussi au sommet.

L'aiguille Dibona est parcourue par de nombreuses voies d'escalade. Vous aurez deviné que la première fut le fait d'Angelo Dibona. C'était en 1913, avec Guido Mayer, par le versant nord. L'itinéraire constitue aujourd'hui la voie normale d'accès au sommet. L'escalade en est plutôt courte et accessible, et de fait parcourue chaque année par des dizaines de cordées, sur les traces des deux prodiges.

Dans le même secteur, visiblement plus intéressante, on trouve la “Voie du nain”, ainsi nommée par la présence d’une statue dans une niche, au bord d’une dalle.

Des voies Madier, il n’y en a pas moins de trois à la Dibona, alors précisons que pour nous il s’agissait de la Madier sud, dite “face sud directe”, bien qu’elle le soit moins (directe) que “Les savoyards”, qu’elle croise à deux reprises.

A cette époque, malgré un bon niveau Marie grimpait peu en tête en montagne. En général j’aime bien aller devant, alors ça ne me posait pas de problème de faire le premier de cordée. On a démarré sur la partie droite de la face sud, qu’on a pris en écharpe en la traversant complètement. Sans doute un peu trop, car après on a pas mal tâtonné avant de trouver le point où l’itinéraire fait un crochet vers l’est. Au fur et à mesure qu’on s’élève la montagne s’effile. Dans l’après-midi on est arrivés sur une vire où plusieurs voies doivent converger, peu avant le sommet. Alors qu’on n’avait croisé personne depuis le refuge, ça bouchonnait de grimpeurs dans la longueur suivante, qui paraissait plutôt facile. A sa gauche, dans une dalle vraiment verticale, une ligne de spits offrait un passage dégagé. Ça avait l’air dur, mais je m’y suis engagé quand même. Le granite était très beau, avec des cannelures striées, en forme de râpe à gruyère.

J’étais à la peine. J’ai quand même progressé, de point en point, et ai voulu forcer le dernier passage.

Sur des voies traditionnelles, on évite autant que possible de chuter. Avec un équipement moderne c’est un peu plus envisageable, et le risque de se faire mal diminue avec la raideur. J’appelle ça le paradoxe de l’escalade. Poussé à l’extrême, sur une paroi très déversée le grimpeur qui tombe ne touche même pas le rocher !

En l’occurrence, j’ai dû faire une faute technique. Même sur des longueurs équipées, je n’ai pas souvenir d’une autre véritable chute en montagne. Sauf ce jour-là, où un de mes pieds a rippé, et j’ai tout de suite “pris la porte”, comme on dit poétiquement entre nous. Grâce à la raideur, j’ai à peine touché la paroi. Par contre, probablement à cause de

la corde quand elle s'est tendue sous moi, j'ai perdu le contrôle de ma chute, ai basculé en arrière et terminé tête en bas.

Je n'étais pas blessé, excepté à la main, qui avait frotté la râpe à fromage. La paume en était coupée et mâchée.

Le temps de reprendre mes esprits, le passage de droite s'était dégagé. J'ai arrêté de faire le malin, et opté pour la facilité. Mais même par là, ma progression fut lente et difficile. Déjà, je me sentais bien fébrile. En plus j'étais gêné par ma main toute poisseuse, qui glissait et laissait des traces de sang sur chaque prise.

La longueur suivante m'a quand même conduit au sommet. Sur cet espace grand comme votre cuisine, il y avait deux grimpeurs. On s'est dit bonjour. J'ai pris le temps de faire mon relais, avant de m'adresser à l'un d'eux. Dans la vie je suis parfois comme ça, très direct.

“Je te connais, toi : on a grimpé ensemble, en 1989. Tu étais guide à l'UCPA de La Bérarde.”

Je lui ai rappelé les sommets qu'on avait faits ensembles : la tête de la Maille par une voie appelée “L'abbé Hard”, la tête sud du replat, le pic nord des cavales.

Le gars n'était pas bavard, comme ça arrive parmi les montagnards. Mais je ne me trompais pas : sur cet espace improbable de vingt mètres carrés, je l'avais bien reconnu, treize ans après.

* * *

Cette année-là au camp d'été, pour nous aider à gérer les enfants et à structurer l'animation, nous avons emmené un jeune homme de 17 ans, très mature et plein d'initiatives. En recherchant des informations pour écrire ce chapitre, j'ai retrouvé ce poème qu'il écrivit le mois suivant.

Le refuge est un hôtel pastoral
Qui respire l'authenticité,
A cause du lambris fort odorant.
Admirez
La vétusté des toilettes rouges.
Il y a une mezzanine

(où dorment les gardiens du Temple Ecrins) ;
celle-ci est au-dessus
d'une cantine de bois colorés.
Au dehors, nous avons des tables,
Un panorama inouï
(Chaîne des Ecrins, les pics de Gioberney, de la Pilatte),
des vues vertigineuses, un torrent bruyant,
et le mugissement d'une cascade derrière le flanc gauche,
partout des flancs abrupts.
De temps en temps, une famille de chamois
S'abreuve au torrent glacé
(qui court malgré les barrages boueux des enfants).
Tout est plein de vie et d'esprit.
Des choucas s'élancent, planent sur la douce et fraîche brise d'altitude.
A l'écart de tout, vous entendrez les rires au soir,
D'alpinistes enivrés d'absolu et puisant les « ressources nécessaires »
avant l'ascension du pic Coolidge.

Noë Nagy – Août 2002